

PAQUIN

Par Jean-François Paquin

© 2026, Jean-François Paquin

Aucun Paquin n'a fait l'Histoire.
Ensemble, ils ont fait une histoire.

Prologue — Ce que transmet un nom

Je n'ai jamais rencontré Jean Paquin.

Je n'ai jamais vu son visage, ni entendu sa voix. Je ne sais pas s'il savait écrire son nom, ni s'il eut pu imaginer qu'un jour quelqu'un le chercherait, quatre siècles plus tard, pour en faire le point de départ d'un récit.

De lui, il reste peu de choses.

Un nom dans des registres.

Des dates approximatives.

Un lieu.

Une filiation.

Puis, soudain, un déplacement irréversible : la naissance d'une lignée *ailleurs*.

C'est peu.

Mais c'est suffisant.

Pendant longtemps, j'ai cru que la généalogie servait à combler des vides : à trouver des origines, des ancêtres illustres, des racines profondes capables de justifier ce que nous sommes devenus. J'ai compris plus tard qu'elle faisait souvent l'inverse. Elle ne remplit pas les silences : elle les révèle.

Avant Jean Paquin, il y a le brouillard.

Des parents inconnus. Des existences anonymes. Des vies trop ordinaires pour laisser des traces durables.

J'ai choisi de respecter ce silence. Non par manque de curiosité, mais par fidélité aux faits. L'histoire commence là où la preuve commence. Le reste appartient à l'imaginaire — et je n'en ai pas besoin ici.

Car ce qui m'intéresse n'est pas l'ancêtre héroïque, mais la continuité.

Pas l'exploit isolé, mais la persistance.

Pas la gloire, mais la transmission.

À partir de Jean Paquin, le nom se met à avancer. Il traverse un océan. Il s'enracine dans une terre nouvelle. Il se répète, parfois jusqu'à l'épuisement, comme si la répétition elle-même était une forme de survie.

Trois Nicolas. Des Paul. Des hommes qui vivent, travaillent, fondent des familles, meurent, et laissent derrière eux autre chose que des souvenirs : une lignée.

Aucun d'eux n'a changé le cours de l'Histoire.

Mais ensemble, ils ont résisté au temps.

Ce livre n'est pas une quête d'origine mythique.

C'est un récit de passage.

Celui d'un nom qui, de génération en génération, s'est transmis sans savoir où il mènerait.

J'écris parce que je me trouve à un point précis de cette chaîne — assez tard pour voir l'ensemble, assez proche pour sentir encore ce qui a tenu.

Je m'appelle Jean-François Paquin.

Avant moi, ils étaient dix.

Après moi, je ne sais pas.

Je sais par contre ceci : ce que nous savons est peu, mais ce que cela a engendré est immense.

NOTE DE L'AUTEUR

Ce livre n'est ni une généalogie exhaustive, ni un travail d'historien. Il s'appuie sur des sources disponibles, mais assume leurs silences. Là où les archives se taisent, j'ai choisi de ne pas combler.

Les hommes qui portent ce nom n'ont pas écrit leur histoire. Ils ont vécu, travaillé, transmis. Ce livre ne cherche ni à les expliquer ni à les embellir, mais à reconnaître ce que cette continuité a rendu possible.

Les faits sont rapportés lorsqu'ils peuvent l'être. Le reste relève d'un regard posé sur ce qui a tenu.

Ce livre marque une pause. Rien de plus.

JFP

PARTIE I — L'ORIGINE

De Normandie à la Nouvelle-France.

Chapitre 1 — Jean Paquin, avant le départ

Jean Paquin est né vers 1620, dans un coin de Normandie battu par le vent et le sel. Le lieu s'appelle La Poterie–Cap-d'Antifer. Un nom qui dit déjà beaucoup : la terre, le travail, la côte, l'exposition aux éléments. Rien de monumental. Rien de central. Un territoire de lisière, accroché à la mer sans vraiment lui appartenir.

Ce n'est pas un endroit où l'on passe. C'est un endroit où l'on reste.

La mer est là, proche, visible, mais elle ne promet rien. Elle nourrit, parfois. Elle prend, souvent. On apprend tôt à ne pas lui parler comme à une issue. Elle est un bord, pas un appel.

Il n'existe aucune phrase de Jean Paquin. Aucune lettre. Aucun récit à la première personne. Rien qui permette de savoir ce qu'il pensait en se levant le matin. Rien qui dise ses doutes, s'il en a eus. Rien qui conserve sa voix.

Jean Paquin n'a pas parlé à l'Histoire. Il lui a simplement survécu.

On peut imaginer une enfance rythmée par la répétition : les saisons, les travaux, les gestes appris sans explication. Le matin commence tôt. Le corps sait avant l'esprit. Les mains reproduisent ce qu'elles ont vu faire. Les jours se ressemblent assez pour qu'on cesse de les compter.

On ne choisit pas vraiment sa vie ; on l'endosse.

La Normandie du XVII^e siècle n'offre pas d'horizon romantique. Elle n'invite pas à l'aventure. Elle offre de quoi tenir. De quoi durer. C'est une économie de la persévérance, pas du désir. On y apprend la mesure, l'endurance, l'acceptation d'un cadre qui ne changera pas pour vous.

Le Pays de Caux est une terre dense, cultivée depuis longtemps, déjà divisée, déjà saturée. Les héritages se fragmentent. Les familles s'agrandissent. Les possibilités se resserrent. Chaque génération arrive un peu plus à l'étroit que la précédente.

Ce n'est pas la misère qui pousse les hommes à partir, mais l'étroitesse. Le sentiment diffus qu'il n'y aura pas assez de place pour tous.

Jean Paquin appartient à cette génération silencieuse qui n'a pas laissé de témoignage, mais qui a tout de même dû décider. Car rester est aussi un choix. Un choix qui engage un corps, une descendance, une répétition prolongée. Partir en est un autre, plus risqué, souvent irréversible.

Rien n'indique que Jean Paquin ait envisagé lui-même le départ. Rien ne permet de dire qu'il ait rêvé d'ailleurs.

Il a probablement fait ce que beaucoup ont fait avant lui : travailler, se marier, transmettre sans commenter. Avancer dans une vie qui ne demandait pas à être racontée pour être valide. Une vie sans rupture apparente, mais sans pause non plus.

Mais il a élevé un fils — Nicolas — qui, lui, franchira l'océan. Et cela suffit à faire de Jean Paquin un point de bascule.

Il s'est marié. Il a fondé une famille. Il a transmis un nom. Il a vécu assez longtemps pour voir ce nom s'installer, se fixer, devenir autre chose qu'un simple patronyme local. Un nom assez solide pour voyager, assez stable pour survivre au déplacement.

Il est mort en 1708, sans savoir que son fils serait déjà devenu autre chose qu'un Normand : un Canadien.

Jean Paquin n'est pas un homme de rupture. Il est un homme de seuil. Il n'a pas franchi la porte, mais il l'a tenue ouverte. Il n'a pas quitté la terre, mais il a permis qu'on la quitte après lui.

Dans les registres, il apparaît brièvement, presque timidement. Une naissance. Un mariage. Des enfants. Une mort. Puis il disparaît. Comme tant d'autres. Comme presque tous.

Mais ce qu'il laisse derrière lui est durable : une continuité possible. Une lignée prête à se déplacer. Une histoire qui n'a pas encore conscience d'elle-même, mais qui est déjà en marche.

C'est souvent ainsi que commencent les grandes traversées. Non par un cri. Non par un geste héroïque. Mais par une vie ordinaire menée jusqu'au bout.

Jean Paquin n'a pas quitté la Normandie. Mais la Normandie, par lui, a traversé l'Atlantique.

Chapitre 2 — Nicolas Paquin, la traversée (1648–1708)

Nicolas Paquin est né en 1648, en Normandie, dans un monde déjà ancien. Un monde réglé avant lui, structuré par des usages, des terres partagées depuis des générations, des gestes répétés jusqu'à l'évidence.

Il hérite d'un nom, d'une terre, d'un ordre établi.

Comme son père, il apprend tôt que la vie ne se choisit pas : elle se prolonge. On entre dans une continuité qui ne demande ni enthousiasme ni révolte, seulement l'acceptation patiente de ce qui est déjà là. On fait ce qui a toujours été fait. On respecte ce qui tient.

Et pourtant, Nicolas part.

Ce départ, vu de loin, tient en une ligne de registre : émigré en Nouvelle-France. Une phrase courte, presque neutre, qui ne dit rien de ce qu'elle recouvre. Car quitter, au XVII^e siècle, n'est pas voyager. Ce n'est pas tenter sa chance ailleurs tout en gardant une issue.

Quitter, c'est rompre. On ne sait pas si l'on reviendra.

On sait surtout que l'on ne reverra peut-être jamais ceux que l'on laisse derrière. Les parents, les frères, les paysages familiers. Le sol même sur lequel on a appris à marcher.

Il faut imaginer la décision avant le départ. Les discussions inachevées. Les conseils donnés sans certitude. Les silences qui remplacent ce qu'on n'ose pas formuler.

Rien n'indique que ce choix ait été simple. Rien ne permet de croire qu'il ait été porté par un rêve clair. La conscience que ce qui attend de l'autre côté n'a rien de garanti devait être constante, pesante. Partir, c'est accepter l'incertitude comme condition.

Nicolas Paquin n'est pas un aventurier. Il n'a pas laissé de récit exalté. Il est de ceux qui partent non pour conquérir, mais pour tenter autre chose.

La Nouvelle-France promet peu, mais elle promet différemment. De la terre à défricher plutôt qu'à partager. Du travail dur, mais ouvert. Une possibilité d'avenir moins étroite que celle laissée derrière.

La traversée est longue. Inconfortable. Anonyme. Sur le navire, Nicolas devient un corps parmi d'autres. Un corps soumis au roulis, au froid, à l'attente. Les jours s'étirent sans contours précis. Les peurs sont muettes, faute de mots pour les dire.

L'océan n'est pas un symbole. C'est un obstacle réel, immense, indifférent.

Il ne relie pas : il sépare. Il efface les certitudes sans offrir encore de nouvelles attaches.

Lorsqu'il arrive, Nicolas n'entre pas dans un monde neuf. Il entre dans une colonie fragile, incomplète, souvent hostile. Tout est à faire. Tout est à recommencer. Rien n'est donné. Les repères manquent. Les règles se construisent en marchant.

Il faut apprendre à vivre ailleurs, autrement, avec moins de cadres et plus de risques. Le sol est différent. Le climat impose ses propres lois. La survie précède toute idée de confort.

C'est là que la rupture se produit. Nicolas Paquin cesse d'être simplement le fils de Jean Paquin. Il devient le premier Paquin d'Amérique.

Il travaille. Il s'établit. Il fonde une famille. Lentement, sans proclamation, il transforme le déplacement en enracinement. Ce qu'il n'a pas reçu en héritage, il le construit. Ce qui n'existait pas encore prend forme sous ses gestes.

La continuité reprend, mais elle a changé de sol.

Lorsqu'il meurt en 1708, la même année que son père, deux mondes se referment en même temps. L'un, ancien, demeuré en Normandie. L'autre, nouveau, désormais irréversible. À partir de ce moment, le nom Paquin appartient à ce territoire.

Avec Nicolas, la lignée bascule définitivement. Elle ne regarde plus vers l'est. Elle regarde autour d'elle.

Il ne savait pas qu'il deviendrait un patriarche. Il ne savait pas qu'il ouvrirait une suite de générations. Il a simplement vécu assez longtemps pour que le nom survive ailleurs.

À partir de lui, les Paquin ne seront plus des arrivants. Ils seront des habitants.

PARTIE II — S'ENRACINER (XVIII^e siècle)

Chapitre 3 — Nicolas Paquin; être né et grandir *ici* (1676–1731)

Nicolas Paquin, deuxième du nom, est né en 1676, dans un pays qui n'en est pas encore un. La Nouvelle-France existe administrativement, sur le papier et dans les registres, mais elle se construit au jour le jour, fragile, dépendante, inachevée. Elle tient plus par la volonté de ceux qui y vivent que par la solidité de ses institutions.

Il n'a pas connu la traversée. Il est né après.

Il hérite d'un monde déjà déplacé, d'un sol qui n'est plus provisoire mais pas encore assuré. Il ne porte pas en lui la mémoire du départ, seulement ses conséquences. Pour lui, l'océan n'est pas un obstacle franchi, mais une distance abstraite, presque irréaliste.

Contrairement à son père, il n'a pas quitté. Il n'a pas rompu. Il a grandi là où l'on tentait de durer.

Son enfance se déroule dans un paysage encore instable. Les routes sont rares. Les villages s'étirent le long du fleuve, comme s'ils craignaient de s'en éloigner. Les maisons sont proches les unes des autres, par nécessité plus que par choix. On vit groupés parce que l'isolement coûte trop cher.

La colonie manque de bras, mais pas de risques.

Le quotidien n'a rien d'héroïque : il est exigeant, répétitif, parfois brutal. Le froid impose ses règles. La terre demande du temps. Les saisons rythment tout. Ce n'est pas une vie d'épopée, mais une vie de résistance silencieuse.

Ce Nicolas n'a pas à décider de partir. Il doit décider de rester. Rester, ici, n'est pas un geste neutre. Ce n'est pas l'absence de choix, mais un engagement prolongé. Il faut accepter de vivre dans un espace qui n'a pas encore fait ses preuves. De miser sa vie sur un territoire qui peut encore décevoir, échouer, se transformer autrement qu'espéré.

Il devient adulte dans un lieu qui demande d'être habité. La terre n'est pas encore une évidence : elle se défriche, se défend, se mérite. Rien n'est acquis. Chaque amélioration est fragile, chaque récolte incertaine.

La transmission ne se fait pas par les livres, mais par les gestes. On apprend à tenir, à recommencer, à réparer. Le savoir circule de main en main, de père en fils, sans discours, sans théorie. On fait parce qu'il faut faire.

Le nom Paquin est désormais local. Il ne désigne plus un homme venu d'ailleurs, mais une famille parmi d'autres, enracinée, reconnue. Le déplacement appartient au passé. La survie a fait place à une autre exigence : la continuité.

Nicolas Paquin se marie. Il fonde une famille. Il répète ce qu'il a vu faire, tout en l'adaptant à ce territoire nouveau. Les gestes hérités changent légèrement de forme, mais pas de fonction. Le quotidien façonne les caractères plus sûrement que les événements.

Il n'y a pas encore de mémoire longue, seulement un présent à maintenir. On ne se pense pas comme les fondateurs de quoi que ce soit. On vit. On transmet. On espère que cela suffira.

La colonie traverse des incertitudes. Les alliances changent. Les conflits existent. Mais pour ceux qui vivent ici, l'Histoire passe souvent en arrière-plan. Ce qui compte, c'est la saison, la récolte, la famille. L'avenir se mesure à l'hiver qui vient, pas aux décisions prises ailleurs.

Lorsqu'il meurt en 1731, la Nouvelle-France n'est toujours pas un pays. Mais elle est devenue un lieu de naissance.

Avec ce Nicolas, la lignée Paquin cesse définitivement d'être liée à l'exil. Elle devient autochtone au sens premier : née ici, façonnée ici, tournée vers l'avenir sans regarder en arrière. Le passé n'est plus un point de référence, seulement une origine lointaine.

Il n'a pas fondé un monde. Il l'a consolidé. Et dans une histoire familiale, c'est souvent cela qui compte le plus.

Chapitre 4 — Nicolas Paquin : la continuité éprouvée (1708–1791)

Nicolas Paquin, troisième du nom, est né en 1708, l'année même où meurt son grand-père, celui qui avait traversé l'océan. Le passage est discret, presque imperceptible. Une vie s'éteint pendant qu'une autre commence. Aucun témoin n'y voit un symbole. Pourtant, quelque chose se transmet.

Le nom demeure, intact, porté par un nouveau corps.

Il est le troisième Nicolas de la lignée. Trois générations, un même prénom. Non par manque d'originalité, mais par fidélité.

Dans les familles qui cherchent à durer, on répète ce qui tient. Le prénom devient un fil. Une manière silencieuse de dire : nous continuons. Il n'est pas chargé d'ambition, mais de constance. Il relie les hommes plus sûrement que les récits.

Ce Nicolas ne porte ni le poids d'un départ, ni l'incertitude d'une installation. Il naît dans un monde désormais structuré, où les cadres existent, où la colonie a pris forme. Ce qui, pour ses aïeux, relevait de l'essai ou du pari est devenu, pour lui, un environnement.

La Nouvelle-France est encore fragile, mais elle est organisée. Les paroisses se stabilisent. Les familles s'étendent. Les habitudes s'installent. On sait où l'on va pour prier. On sait où l'on va pour travailler. On sait à qui l'on appartient.

Nicolas Paquin grandit dans un territoire qui n'est plus une promesse, mais une réalité. Le fleuve structure l'espace et les déplacements. La terre se transmet selon des règles désormais connues.

La vie s'inscrit dans un rythme prévisible. On sait comment faire. On sait quoi attendre. L'inconnu n'a pas disparu, mais il a reculé.

Il devient adulte sans avoir à inventer son rôle. Il le reprend.

Le courage de cette génération n'est pas spectaculaire. Il n'a rien d'héroïque. Il est constant. Il consiste à maintenir ce qui a été acquis, à protéger ce qui a été bâti par les précédents. À ne pas dilapider ce qui a coûté tant d'efforts. Il n'y a pas d'exploit, seulement une fidélité aux gestes quotidiens.

Puis survient un basculement plus vaste que lui.

La Conquête arrive.

Un régime tombe.

Un autre s'installe.

Pour Nicolas Paquin, ce changement n'est pas idéologique. Il n'est ni débattu ni commenté dans de longs discours. Il est concret. Les lois changent. Les serments se modifient. Les autorités ne sont plus les mêmes. Les repères se déplacent sans demander l'avis de ceux qui vivent ici.

Mais la terre demeure. La famille demeure. Le nom demeure.

Il traverse ce moment sans éclat, comme tant d'autres. Il s'adapte. Il continue. Là encore, la survie passe par la discrétion. Ceux qui font trop de bruit attirent l'attention. Et l'attention, dans ces périodes, coûte cher. Mieux vaut durer que se faire remarquer.

La continuité n'est pas un acte de résistance consciente. C'est une manière de vivre.

Lorsqu'il meurt en 1791, le monde dans lequel il est né n'existe plus. La Nouvelle-France est devenue le Bas-Canada. Les structures ont changé. Les appartenances se sont redéfinies. Mais la lignée Paquin est toujours là.

Avec ce troisième Nicolas, la famille franchit un seuil invisible mais décisif : elle a survécu à un changement de souveraineté. Elle a prouvé que son enracinement ne dépendait plus d'un drapeau, mais d'un territoire et d'une transmission patiente.

Trois Nicolas auront suffi à transformer un nom importé en un nom d'ici.

À partir de ce moment, la question n'est plus d'où venons-nous, mais comment continuer.

PARTIE III — TENIR (fin XVIIIe – XIXe siècle)

Chapitre 5 — Paul Paquin, la durée ordinaire (1753–1825)

Paul Paquin naît en 1753, dans un pays sur le point de changer de mains. Il arrive dans un monde déjà en transition, mais cette transition lui demeure invisible. Il ne connaîtra pas longtemps la Nouvelle-France. Pour lui, le Bas-Canada n'est pas une étape ni une rupture : c'est un état de fait.

Le monde s'est réorganisé avant même qu'il n'y prenne place. Il hérite d'un nom désormais ancien sur cette terre.

Les Paquin sont installés depuis trois générations. La nouveauté n'est plus un enjeu. La continuité l'est.

Ce nom n'étonne plus. Il n'indique plus une origine récente ni un déplacement. Il désigne une présence établie, reconnue, intégrée à un paysage humain devenu familier. On ne demande plus d'où viennent les Paquin. On sait qu'ils sont là.

Paul Paquin grandit dans une société où le rythme est lent, presque immobile. Les structures sont en place. Les paroisses encadrent la vie. Les saisons dictent l'ordre des jours. Le temps n'est pas mesuré par les événements, mais par leur répétition.

Le changement existe, mais il est progressif, discret, souvent imperceptible à l'échelle d'une vie. Une décision ici. Une règle ajustée

là. Rien qui bouleverse le quotidien de ceux qui doivent, avant tout, continuer.

Son courage n'est pas celui de la rupture. Il est celui de la persistance.

Tenir. Maintenir. Transmettre.

Il vit dans un monde de contraintes modestes, mais constantes. Les terres se divisent. Les familles s'agrandissent. Chaque génération doit faire un peu plus avec un peu moins. Les marges se réduisent sans disparaître complètement. On apprend à composer, à équilibrer, à renoncer parfois.

On ne parle pas de progrès. On parle d'équilibre.

Paul Paquin fonde une famille. Il reproduit les gestes appris, tout en les adaptant aux limites nouvelles. Ce n'est pas l'invention qui domine, mais l'ajustement. Le quotidien est exigeant, mais connu. La sécurité relative vient de la répétition. On sait ce que l'on fait parce qu'on l'a toujours fait, ou presque. L'expérience vaut plus que l'ambition.

L'Histoire, pourtant, n'est jamais totalement absente. Des rumeurs circulent. Des tensions montent. Le monde extérieur s'agite.

Des changements politiques se dessinent. Des conflits lointains modifient l'ordre établi. Mais dans les campagnes, ces soubresauts arrivent atténués, filtrés par la distance et par les urgences immédiates.

Ce sont les décisions locales qui comptent. Les récoltes. Les alliances familiales. La capacité à traverser l'hiver.

Le grand récit politique touche peu ceux qui doivent avant tout assurer le lendemain. L'Histoire passe, mais elle ne s'installe pas dans les maisons. Elle demeure à l'extérieur, audible sans être centrale.

Lorsqu'il meurt en 1825, Paul Paquin laisse derrière lui un monde reconnaissable.

Pas stable — mais intelligible.

Pas figé — mais cohérent.

Les cadres tiennent encore. Les repères sont connus. La lignée Paquin traverse la fin du XVIII^e siècle sans s'effondrer, sans s'élever non plus. Elle se maintient, fidèle à une logique simple, presque modeste : durer vaut parfois plus que briller.

Paul Paquin n'a pas vécu une époque spectaculaire. Il a vécu une époque essentielle. Car sans ces générations silencieuses, sans ces vies consacrées à maintenir plutôt qu'à transformer, il n'y aurait rien à raconter après. Pas de bifurcation. Pas de mémoire. Pas de récit possible.

Chapitre 6 — Paul Pierre Paquin, le glissement (1786–1860)

Paul Pierre Paquin naît en 1786, à la charnière de deux siècles. Il arrive dans un monde qui se transforme lentement, mais de manière irréversible. Rien ne bascule d'un coup. Tout glisse. Les changements ne s'annoncent pas : ils s'installent.

Ce qui disparaît ne le fait pas brusquement. Ce qui apparaît ne s'impose pas encore.

Il est l'héritier d'une lignée désormais bien ancrée. Les Paquin ne sont plus des pionniers, ni même des survivants. Ils n'ont plus à prouver leur place. Ils sont devenus une famille parmi d'autres, inscrite dans un tissu social stable, reconnaissable, prévisible.

Le nom circule sans étonner. Il ne porte plus la marque du déplacement. Il indique une continuité assumée.

Le XIX^e siècle apporte avec lui une autre temporalité. Le temps cesse d'être uniquement celui des saisons et des récoltes. Il commence à se mesurer autrement, par les échanges, les nouvelles, les déplacements. Les distances se raccourcissent. Les échanges s'intensifient. Les institutions se solidifient.

Ce qui était local s'inscrit désormais dans un ensemble plus large. Les décisions prises ailleurs finissent par se faire sentir ici. Lentement, mais sûrement. Le cadre de vie s'épaissit, se complexifie, se régleme.

La vie demeure rude, mais elle se structure. Les communautés s'organisent autour d'un ordre plus serré : paroisse, notables, autorités civiles. Les règles sont mieux définies. Les rôles plus clairs. L'individu

existe davantage comme maillon d'un ensemble que comme destin singulier.

Paul Pierre Paquin vit dans ce monde intermédiaire, à mi-chemin entre l'ancien et le nouveau. La tradition reste dominante, mais le changement devient perceptible. Les façons de faire ne sont plus seulement héritées : elles commencent à être questionnées, parfois modifiées, souvent à contrecœur.

On n'abandonne pas le passé. On l'ajuste.

Il fonde une famille. Il travaille. Il transmet. Comme ceux qui l'ont précédé.

Les gestes sont les mêmes, mais leur sens se déplace. Ce qui relevait autrefois de l'évidence devient progressivement une habitude parmi d'autres. Le poids de la tradition s'allège, sans disparaître.

Quelque chose a changé : la conscience du temps.

On commence à sentir que le monde ne se répète pas exactement. Que chaque génération ne revient pas au même point. Qu'il y a un mouvement, même lent, même discret. L'idée d'un avenir différent du passé cesse d'être abstraite.

Les Paquin traversent cette époque sans rupture apparente. Ils ne prennent pas part aux grands mouvements. Ils observent, s'ajustent, absorbent. Leur force demeure la même : ne pas se laisser emporter. Trouver comment rester soi dans un monde qui se reconfigure. L'adaptation devient une compétence silencieuse.

Lorsqu'il meurt en 1860, le paysage n'est plus tout à fait celui de sa naissance. Les villes prennent de l'importance. Les métiers se

diversifient. La terre n'est plus l'unique horizon possible. D'autres voies existent, encore marginales, mais visibles.

Le cadre rural, longtemps central, commence à se fissurer doucement.

La lignée s'apprête, sans encore le savoir, à quitter progressivement l'espace qui l'a portée pendant près de deux siècles. Ce ne sera pas un abandon, mais un déplacement. Une extension. Une réponse à un monde qui offre désormais plusieurs directions.

Avec Paul Pierre Paquin, les Paquin entrent définitivement dans la modernité — non pas en la provoquant, mais en la laissant les rejoindre.

Le nom tient encore. Mais il commence à se déplacer autrement.

Chapitre 7 — Paul Léon Paquin, quitter la terre sans quitter la lignée (1826–1887)

Paul Léon Paquin naît en 1826, dans un monde qui commence à accélérer. Le XIX^e siècle est désormais bien installé, et avec lui une transformation silencieuse mais profonde. Rien n’explose encore. Rien ne s’effondre brutalement. Mais tout se met en mouvement, lentement, de façon irréversible.

Le temps ne s’étire plus comme avant. Il commence à presser.

Paul Léon appartient à une génération placée à l’intersection de deux logiques. Celle de la terre — héritée, répétée, presque immuable. Et celle d’un monde nouveau — plus mobile, plus instable, mais porteur de possibles.

Il grandit avec l’idée, encore diffuse, que la vie ne se limitera peut-être pas au sillon familial. Les campagnes ne disparaissent pas. Elles restent le socle, la référence. Mais elles cessent d’être l’unique horizon imaginable.

Les villes attirent.

Les métiers se diversifient.

Le travail commence à se détacher du sol.

Ce détachement ne se fait pas dans l’enthousiasme. Il se fait par nécessité, par ajustement. Quitter la terre, à cette époque, n’est pas un rejet. Ce n’est pas une rupture morale ou identitaire. C’est une adaptation à un monde qui demande autre chose.

Quitter la terre, c'est accepter que la survie ne passe plus uniquement par la transmission d'un lopin.

Le mouvement est progressif, souvent hésitant. On conserve les valeurs, les habitudes, les références. On transporte avec soi une manière d'être, un rapport au travail, à la famille, à l'effort. Ce qui change, ce n'est pas l'identité, mais le cadre dans lequel elle s'exprime.

La lignée Paquin n'abandonne pas ce qu'elle est.

Elle le déplace.

Paul Léon Paquin incarne cette transition. Il vit dans un monde où l'identité ne se définit plus uniquement par l'héritage agricole, mais par la capacité à s'insérer dans une société plus large, plus structurée, plus exigeante. Les règles sont plus nombreuses. Les hiérarchies plus visibles. Les occasions plus variées, mais aussi plus incertaines.

Le nom Paquin circule davantage. Il quitte les marges. Il entre dans des réseaux plus vastes.

La vie reste exigeante. Le confort n'est pas garanti. Rien n'est assuré d'avance. Mais l'horizon s'élargit. On ne se contente plus d'attendre que les saisons passent. On commence à anticiper. À prévoir. À imaginer une autre forme de stabilité que celle offerte par la terre seule.

La projection devient possible.

Lorsqu'il meurt en 1887, Paul Léon Paquin laisse derrière lui une lignée prête à franchir un nouveau seuil. Les Paquin ne sont plus seulement les héritiers d'un passé rural. Ils deviennent des acteurs d'un

monde en mutation, capables de circuler entre plusieurs espaces, plusieurs rôles, plusieurs manières de vivre.

Avec lui, la famille apprend une leçon essentielle : on peut changer de milieu sans perdre sa continuité.

Le nom Paquin a quitté la terre. Mais il ne s'est pas perdu.

PARTIE IV — DEVENIR (XXe siècle)

Chapitre 8 — George Paquin, l'exil industriel

George Paquin naît à une époque charnière, là où les siècles se frôlent sans encore se comprendre. Le monde qu'il reçoit en héritage est ancien dans ses gestes, mais déjà fissuré par la modernité. On laboure encore la terre comme l'avaient fait les ancêtres, mais le bruit du progrès monte à l'horizon, discret d'abord, puis de plus en plus insistant.

Les traditions tiennent. Mais elles commencent à craquer.

On ne connaît pas avec exactitude l'année de sa naissance — comme si George avait voulu entrer dans le monde sans faire trop de bruit — mais on sait qu'il le quittera en 1924, laissant derrière lui une lignée confrontée à un siècle brutal, pressé, sans ménagement.

George est un homme du passage. Un homme placé entre deux fidélités. Il a un pied dans la tradition, l'autre dans l'inconnu.

Il grandit dans un Québec rural où la vie est réglée par les saisons, la foi et le travail. On naît dans une maison froide l'hiver. On apprend tôt à se rendre utile. On comprend vite que la survie n'est jamais acquise. Les Paquin, depuis Jean, ont appris cela : tenir bon, durer, transmettre sans bruit.

George n'est pas un homme de grands discours. Il parle peu, mais observe beaucoup.

Il regarde le monde changer autour de lui — les routes s'élargir, les villes grossir, les machines remplacer les bras — avec une prudence

mêlée de curiosité. Il ne rejette pas le nouveau, mais il ne s'y abandonne jamais complètement. Il sait que chaque promesse porte sa part de risque.

George Paquin devient adulte à un moment où rester ne va plus de soi. Le Québec de la fin du XIX^e siècle n'offre plus à tous la même possibilité de durer sur place. La terre nourrit encore, mais elle ne suffit plus toujours. Les familles sont nombreuses. Les héritages se fragmentent. Les possibilités se resserrent.

Ailleurs, le monde semble s'ouvrir.

George choisit de partir.

Ce choix n'a rien d'héroïque. Il n'est ni exalté ni revendiqué. Il est fait dans la nécessité, dans le calcul simple de ceux qui doivent nourrir les leurs. Comme tant d'autres Canadiens français, il descend vers le sud, attiré par les usines de la Nouvelle-Angleterre.

Il s'installe à Lowell, au Massachusetts. Une ville de briques et de fumée. De cheminées et de cadence. De sirènes qui découpent les journées.

Là-bas, le travail ne dépend plus des saisons, mais des machines. On n'attend plus la récolte. On répond à l'appel du quart. Le temps ne se mesure plus en cycles, mais en heures. Le corps devient un rouage parmi d'autres.

George ne part pas seul. Il part avec sa femme, Joséphine Trottier. Leur exil n'a rien de romantique. Il est fonctionnel. Nécessaire. Ils quittent un monde ancien pour un monde dur, industriel, exigeant. Dans les filatures de Lowell, les bras de la terre sont remplacés par les gestes mécaniques. Le coton remplace le blé. Le bruit remplace le silence.

C'est là que naît leur fils, Émile. Émile Paquin voit le jour dans ce monde d'usine et de poussière, loin des terres québécoises, loin du fleuve, loin de la continuité tranquille des générations précédentes. Il naît Américain par le sol, mais Paquin par le sang. Un héritage déjà divisé.

Mais le déracinement a un prix. En 1921, Joséphine meurt. Émile n'a qu'un an. George se retrouve seul. Veuf. Père. Travailleur. Il tient encore, quelques années. Il fait ce qu'il a toujours fait : il continue. Puis, en 1924, il meurt à son tour. Émile a quatre ans.

La lignée se fracture. Les enfants sont séparés. Certains restent aux États-Unis. D'autres prennent le chemin inverse, remontent vers le Québec, vers une famille capable d'accueillir ce que la vie a laissé derrière elle. La continuité ne passe plus par un seul lieu. Elle se fragmente, se disperse, se recompose.

George Paquin n'aura pas vu ce que son départ a engendré. Il n'aura pas vu son fils devenir homme. Il n'aura pas su que son choix — partir — produirait une rupture plus grande encore que celle de l'océan traversé par Nicolas.

Avec George, la lignée Paquin connaît une blessure. Non pas un échec.

Une coupure.

Il est l'homme qui a quitté pour nourrir les siens, et dont l'absence a redessiné leur destin.

Quand George meurt en 1924, il laisse derrière lui un monde méconnaissable pour ses grands-parents. Mais il laisse surtout une chose

essentielle : une famille encore debout. Fragilisée, dispersée, mais vivante.

La continuité n'est plus intacte. Elle est transmise autrement. Avec lui, les Paquin ont franchi le seuil du XX^e siècle. Non dans la promesse, mais dans la perte.

Et déjà, dans l'ombre de cette modernité naissante, se prépare une autre forme de fidélité — celle de ceux qui devront revenir, réparer, ou simplement se souvenir.

Chapitre 9 — Émile Paquin, la continuité réparée (1920–2007)

Émile Paquin ne se souvient pas vraiment de Lowell. Les images sont trop anciennes, trop fragmentaires. Elles n'ont pas eu le temps de s'organiser en souvenirs. Ce qu'il garde surtout, c'est l'absence. Une mère disparue trop tôt. Un père disparu presque aussitôt après. Et puis, soudain, un déplacement.

À quatre ans, on ne comprend pas qu'une vie bascule. On la subit.

Le monde se déplace autour de soi sans explication. Les visages changent. Les lieux aussi. Ce qui faisait cadre disparaît sans laisser de traces claires. Il ne reste qu'un sentiment diffus : quelque chose manque, sans qu'on sache encore le nommer.

Émile quitte les États-Unis pour revenir au Québec. Il s'installe à Deschambault, chez de la famille. Le fleuve remplace les usines. Le silence remplace le vacarme des machines. Le rythme change. Le monde se fait plus lent, plus large, moins oppressant.

Rien de tout cela ne lui est présenté comme un choix. C'est un fait.

La fratrie est divisée. Certains enfants restent à Lowell. D'autres, comme lui, prennent racine ailleurs.

La lignée Paquin se retrouve éclatée pour la première fois depuis Jean Paquin. Ce n'est plus un déplacement collectif, ni un projet partagé. C'est une séparation imposée. Une enfance recomposée par nécessité. Les liens se maintiennent comme ils peuvent, à distance, par fragments.

Émile grandit ainsi, porté par des adultes qui ne sont pas ses parents, dans un environnement qui tente de réparer ce que la vie a brisé

trop tôt. On lui donne un cadre. Des repères. Une stabilité suffisante pour avancer.

Il apprend à tenir sans appui direct. À s'adapter. À ne pas trop demander.

Ce qu'il a perdu, il ne le dira pas beaucoup. Ce qu'il a reçu, il le portera discrètement.

Chez lui, la gratitude n'est pas démonstrative. Elle se manifeste par la constance, par la loyauté, par le refus de compliquer ce qui peut rester simple. Le manque devient une structure intérieure, non une plainte.

En devenant adulte, Émile ne cherchera pas l'aventure. Il cherchera la stabilité. Le contraire exact de ce qu'il a connu. Il fonde une famille, travaille, transmet à son tour. Non pas avec éclat, mais avec une régularité presque volontaire.

Le spectaculaire ne l'attire pas. La durée, oui.

Son courage est intérieur. Il ne s'exprime pas par des gestes visibles, mais par une persévérance calme. Il consiste à reconstruire une continuité là où elle a été rompue. À refaire du lien avec ce qui reste. À consolider plutôt qu'à étendre.

Émile traverse le XX^e siècle avec cette marque invisible : celle d'un enfant déplacé trop tôt, devenu homme solide par nécessité. Il ne parle pas souvent du passé. Il ne le raconte pas. Mais il l'incarne. Dans ses choix. Dans son besoin d'ordre. Dans sa fidélité à ceux qui restent.

Lorsqu'il meurt en 2007, Émile Paquin laisse derrière lui quelque chose de précieux. Pas une réussite spectaculaire. Pas un héritage matériel remarquable. Mais une lignée recollée. Un fil repris. Une

continuité restaurée. Grâce à lui, ce qui avait été dispersé n'a pas disparu.

Il est le trait d'union entre une fracture et une suite. Celui par qui la lignée a tenu — encore une fois.

Chapitre 10 — Roger Paquin, la transmission consciente (1948–2019)

Roger Paquin naît en 1948, dans un monde qui se reconstruit et qui croit, pour un temps, que l’avenir sera plus simple que le passé. La guerre est finie. La croissance est là. Les pénuries s’effacent. Les certitudes semblent possibles. On parle de progrès comme d’une promesse durable, presque évidente.

Il arrive dans une époque qui veut croire à la continuité sans heurts. Roger appartient à cette génération charnière : celle qui reçoit encore l’héritage du silence, mais qui commence à vivre dans un monde où l’on parle davantage. Les figures d’autorité se fissurent. Les règles cessent d’être intouchables. Les institutions, longtemps immobiles, entrent en mouvement.

Le Québec change.

Il grandit dans l’ombre de la Révolution tranquille.

Les cadres religieux se retirent.

L’État se transforme.

La langue se politise.

La société s’affirme.

Pour Roger, ces bouleversements ne sont pas théoriques. Ils ne se vivent pas dans les discours, mais dans le quotidien. Ils modifient les attentes, les trajectoires possibles, la manière de se projeter. Le monde qu’il reçoit n’est plus celui qu’on lui avait promis.

Il ne vit pas dans la rupture. Il vit dans l’ajustement constant.

Il apprend à naviguer entre ce qu'on lui a transmis — la discrétion, l'effort, la retenue — et ce qu'on lui demande désormais d'être : un individu conscient, situé, responsable de ses choix. La continuité n'est plus automatique. Elle devient une tâche.

Roger travaille. Il fonde une famille. Il devient père à son tour.

Et là, quelque chose bascule.

Être père, pour Roger, ce n'est plus seulement transmettre des gestes ou un mode de vie. C'est transmettre une place dans un monde instable, mouvant, parfois contradictoire. Il ne peut plus promettre la sécurité par la répétition. Il ne peut plus garantir que ce qui a fonctionné hier fonctionnera encore demain.

Il peut seulement offrir une présence.

La relation père-fils n'est plus silencieuse comme autrefois, mais elle n'est pas encore entièrement verbalisée. Beaucoup passe par l'exemple, par l'attitude, par la manière d'être au monde. Les mots manquent parfois. Les émotions ne trouvent pas toujours leur forme. Mais l'intention demeure : être là, tenir, accompagner.

Roger traverse la fin du XX^e siècle avec cette posture discrète : faire ce qu'il faut, du mieux possible, sans chercher à occuper toute la place. Il ne se pense pas comme une figure centrale. Il agit comme un point d'ancrage. Quelqu'un sur qui l'on peut compter, même sans toujours le dire.

Il voit ses enfants grandir dans un monde qu'il n'a pas connu. Plus rapide. Plus complexe. Plus exigeant intérieurement.

Les questions identitaires émergent. La parole se libère. Les héritages se regardent autrement. Ce qui était tenu pour acquis devient objet de réflexion. La continuité ne se subit plus : elle se questionne.

Lorsque Roger meurt en 2019, il ne devient pas un ancêtre abstrait. Il devient mémoire. Pas une mémoire lointaine. Une mémoire incarnée. Des souvenirs précis. Une voix reconnaissable. Des gestes encore présents dans le corps de ceux qui l'ont connu.

Avec lui, la lignée Paquin cesse d'être une suite de noms dans des registres. Elle devient personnelle. Elle prend un visage. Elle entre dans le présent de celui qui écrit.

Roger est le dernier maillon que l'on peut encore toucher du doigt. Le dernier à relier directement le passé au présent.

Il n'a pas écrit l'histoire des Paquin. Il ne l'a pas racontée. Mais il a transmis ce qui rend cette histoire possible : un nom, une filiation, et assez de stabilité pour qu'un jour quelqu'un puisse ralentir, se retourner, et écrire.

PARTIE V — CONSCIENCE

Chapitre 11 — Jean-François Paquin, hériter et écrire (1975–)

Je suis né en 1975, dans un monde qui n'avait plus grand-chose à voir avec celui de Jean Paquin. Les gestes n'étaient plus les mêmes. Les rythmes non plus. La survie n'était plus quotidienne. Le danger n'était plus visible. Il s'était déplacé à l'intérieur.

Je n'ai pas eu à défricher une terre, ni à traverser un océan. Je n'ai pas eu à choisir entre partir ou mourir.

J'ai hérité d'autre chose : un nom chargé d'années, de silences, de répétitions.

Un nom qui avait tenu sans jamais se raconter.

J'ai grandi dans un monde où l'on pouvait se permettre de douter. Où l'identité n'était plus donnée, mais à construire. Là où mes ancêtres avaient surtout appris à durer, j'ai dû apprendre à comprendre.

Longtemps, la lignée Paquin m'a accompagné sans se manifester. Elle était là, en arrière-plan, discrète. Elle ne demandait rien. Elle ne se racontait pas. Elle existait, simplement. Puis, un jour, j'ai commencé à me retourner.

Ce geste n'est pas naturel. Pendant des siècles, les Paquin ont regardé devant eux. Ils ont vécu sans se demander d'où ils venaient. Ils n'en avaient ni le temps, ni le besoin. C'est un privilège tardif que de pouvoir interroger ses origines sans que cela ne soit une question de survie.

Écrire cette histoire n'est pas un retour en arrière. C'est un point d'arrêt.

Je me situe à un moment précis de la chaîne : assez loin pour voir l'ensemble, assez proche pour sentir encore les visages, les voix, les absences.

Je suis à la fois héritier et témoin.

Je n'écris pas pour glorifier.

Je n'écris pas pour expliquer.

J'écris pour relier.

Relier Jean Paquin à Roger Paquin. Relier la Normandie à ce coin du Québec où je vis. Relier des vies ordinaires pour montrer ce qu'elles ont produit ensemble.

Ce livre ne clôt rien. Il marque une pause.

Après moi, la lignée continuera peut-être. Ou peut-être pas. Ce n'est plus l'essentiel. Ce qui compte, c'est que le nom a été porté jusqu'ici, sans se perdre, sans se briser.

Je suis le premier Paquin, je crois, à raconter les autres. Pas parce que je suis différent. Mais parce que le temps l'a rendu possible.

Jean Paquin n'a pas su où il menait. Nicolas a quitté sans savoir ce qu'il fondait. Les autres ont continué, sans imaginer qu'un jour quelqu'un écrirait.

Moi, je sais. Je sais que ce que nous savons est peu. Je sais que ce que cela a engendré est immense. Et je sais désormais que porter un nom, ce n'est pas seulement le transmettre.

C'est parfois lui donner une voix.

Épilogue — Ce qui demeure

Une fois le livre refermé, il ne reste plus de dates. Plus de registres. Plus de filiations alignées. Il reste un nom. Un nom qui a traversé des siècles sans savoir qu'il le faisait. Un nom porté par des hommes qui n'avaient pas conscience d'être les maillons d'une chaîne.

Ils vivaient. Ils travaillaient. Ils transmettaient. C'était suffisant.

Pendant longtemps, les Paquin n'ont rien demandé au passé. Ils ont regardé devant eux. Ils ont avancé sans se retourner. Puis, un jour, quelqu'un a ralenti. Non pour chercher une origine glorieuse, mais pour reconnaître un chemin. Pour comprendre que ce qui semblait ordinaire, répété, presque invisible, avait pourtant résisté à tout : aux océans, aux régimes, aux guerres, aux mutations du monde.

Ce livre n'ajoute rien à leur vie. Il ne change rien à ce qu'ils ont été. Il fait autre chose : il reconnaît. Reconnaître, ce n'est pas magnifier. C'est nommer. C'est accepter que la grandeur puisse être discrète.

Les Paquin n'ont pas bâti de monuments. Ils ont bâti du temps.

Ils ont occupé l'espace qu'on leur a laissé, génération après génération, sans éclat, sans fracas.

Et ce temps accumulé a fini par produire quelqu'un capable de le regarder.

Moi.

Je ne sais pas ce que deviendra le nom après moi. Je ne sais pas s'il continuera, ni comment. Mais je sais qu'il a existé jusqu'ici, intact, transmis sans se perdre.

Et cela suffit.

Si un jour quelqu'un ouvre ce livre, qu'il n'y cherche pas des héros. Qu'il y trouve plutôt une vérité simple : qu'on peut traverser le temps sans bruit. Qu'une vie ordinaire, répétée, travaillée, transmise, finit par former quelque chose de plus vaste qu'elle-même. Qu'il n'est pas nécessaire de laisser une trace éclatante pour avoir compté.

Il suffit parfois d'avoir tenu. D'avoir passé le nom de main en main, comme on passe un outil, comme on passe un feu.

Le reste appartient au silence.